

CAHIERS DU CINEMA 409

LES FILMS
DE CANNES

SAMEDI 14 MAI

UN CERTAIN REGARD

La Méridienne,
de Jean-François Amiguet

La Méridienne trouve (retrouve ?) une certaine grâce qui fut celle du cinéma suisse des années 60, un réel bonheur à filmer la vacance, la suspension du temps, la légère confusion des sentiments, les affinités électives sans le tragique, les petits signes qui tricotent une atmosphère douillette entre les êtres : une maille à l'endroit pour les connivences, une maille à l'envers pour les décalages et les malentendus. L'image d'Emmanuel Machuel et Hugues Ryffel, attentive et subtile, participe de ce pur plaisir de regarder les choses, la lumière, le mouvement.

Un jeune homme, François, projectionniste dans une petite salle de province désertée par les spectateurs, vit depuis des années protégé par l'amitié amoureuse de Marthe et Marie, dans une belle demeure dont le nom donne son titre au film. Cet été-là il décide avec l'arbitraire et la conviction d'un héros rohmérien, qu'il se donne un mois pour rencontrer celle qui sera la femme de sa vie. Par l'intermédiaire de Marie, il engage un détective qui sera chargé de la suivre, en espérant que dans ses rapports de filature, ce Dubois lui désignera (sans savoir ce qu'il cherche, ni pour le compte de qui) laquelle des femmes qu'il croise chaque jour est celle qui lui est destinée. Le travail de Dubois ne sera pas facile : François (dont j'aime à penser que le prénom a été choisi en hommage à Truffaut) est un homme qui rêve d'aimer à peu près toutes les femmes qu'il croise, et comme dans un film de « comédies et proverbes » de Rohmer, celui qui est chargé de surprendre va être surpris par la flèche d'un amour qui voletait à sa fantaisie dans le jardin de *La Méridienne*.

Si j'ai évoqué les noms de Rohmer et de Truffaut (mais l'on pense aussi à Tanner dans ce petit village bien loin du bruit et de la fureur contemporaine, où le temps est suspendu, comme entre parenthèses) ce n'est pas par facilité critique, pour cadrer plus vite le film, c'est qu'il me semble que Jean-François Amiguet joue tout à fait sereinement, et amoureux, de ces échos avec *Jules et Jim*, *Un beau mariage*, *Le Genou de Claire* ou *L'Homme qui aimait les femmes*. Cette origine déclarée ne pèse aucunement sur son film comme un sur-moi paralysant : Amiguet s'est choisi son « atelier » comme un peintre débutant pouvait le faire à la Renaissance, mais son plaisir et sa fraîcheur de filmer n'en sont aucunement diminués. Là où peut-être le film manque un peu de force et de conviction, c'est dans le dessin des personnages, qui m'ont donné l'impression, à la fin de la projection, d'être restés trop esquissés et fantômatiques, comme si le moment où ils sont pris à revers de leur imaginaire (et qui fait que tout à coup, chez les cinéastes pré-cités mais surtout chez Rohmer, le personnage se met à consister) n'avait pas vraiment changé la perception que j'avais d'eux. C'est un peu dommage pour le film, qui manque du coup sa cristallisation dans le souvenir du spectateur, à plus forte raison d'un spectateur fatigué de festival-marathon. Impression à vérifier, en tout cas lors de la sortie dans les salles de cette douce *Méridienne*, qui a le charme d'une rêverie de nuit d'été.

A.B.



La Méridienne de Jean-François Amiguet